

Emmanuel Desrosiers, Yves Meynard

Annabelle Moreau

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2016). Compte rendu de [Emmanuel Desrosiers, Yves Meynard].
Lettres québécoises, (161), 28–29.



EMMANUEL DESROSIERS

La fin de la Terre

Montréal, Bibliothèque québécoise, 2015, 96 p., 8,95 \$.

Aller vivre sur Mars

Bibliothèque québécoise rééditait à l'automne 2015 un ouvrage d'abord paru en 1931. Si *La fin de la Terre* est considéré comme le premier roman canadien-français de science-fiction, il est peu palpitant pour le lecteur de science-fiction contemporain.



Montréal, 2380. À Dove Castle, une forteresse installée sur l'île au Diable, au milieu des rapides de Lachine, deux scientifiques arrivent à la conclusion suivante : il faut évacuer la Terre. Stinson, « le plus profond génie de son temps, le cerveau le plus puissant que les siècles aient produit », aussi président de l'Union des peuples, et Herman Stack, un collègue scientifique venu d'Allemagne, décident d'annoncer aux quelque 700 000 délégués qui se rencontreront au congrès annuel des physiciens de l'Univers, à New York, alors la plus grande ville du monde avec ses 16 millions d'habitants, la triste nouvelle, c'est-à-dire la migration forcée des humains vers Mars.

C'est que la planète, à l'aube du **XXV^e SIÈCLE**, vit ses dernières heures. Les hommes se terrent dans d'énormes cubes et se nourrissent d'aliments synthétiques. La bonne table appartient à un passé lointain. Déjà 50 ans qu'il n'y a plus d'arbres. Des pans entiers de continents ont sombré dans les abîmes — la cordillère des Andes, les Antilles, l'Amérique centrale, une partie de l'Asie du Sud-Est —, les océans se déchaînent en vagues colossales. Les volcans du globe sont en furie, des failles gigantesques, ouvertes à même la croûte terrestre, dévastent des contrées entières, et les fonds marins impétueux déplacent hommes et continents. Tout cela sans parler des tempêtes s'acharnant jour et nuit sur les quelques endroits encore habitables.

Ce serait insensé de ne pas essayer de sauver l'humanité condamnée, explique Stinson à Stack. Je vais tenter de prouver aux hommes qu'ils peuvent vaincre les éléments, et je crois qu'avec la coopération splendide réalisée par l'Union des Peuples le salut deviendra possible. (p. 22)

Même si l'auteur parle d'une alliance des peuples, un vocabulaire à consonance colonialiste bien de son époque entache le discours universaliste que s'approprie Desrosiers. Le lecteur contemporain s'étonnera de cet amalgame aux relents racistes, notamment envers les Asiatiques (les « jaunes ») ou l'Afrique désormais pacifiée (autrefois « réfractaire aux idées françaises »).

Fait à noter, c'est en français que doivent se tenir les dernières délibérations avant l'évacuation de la planète, « car la vieille race canadienne-française avait résisté à l'envahissement des idiomes étrangers et conservait encore la langue pure des anciens trouvères du X^e siècle » (p. 63)

À qui la faute ?

La planète se meurt-elle de cause naturelle ou est-ce la main de Dieu qui fait que les éléments s'abattent sur les hommes ? La surpopulation



EMMANUEL DESROSIERS

est montrée du doigt — il y a 11 milliards d'êtres humains sur Terre —, mais aucun responsable n'est identifié clairement. Le monde futuriste de Desrosiers est gouverné par des scientifiques et non des technocrates ou des religieux, ce qui démontre une croyance presque aveugle dans les avancées scientifiques et les hommes du futur.

Depuis des siècles, nous avons mâté notre planète; nous l'avions encerclée d'un réseau de fer sur lequel couraient des bolides où les voyageurs s'entassaient, mais telle une haridelle hargneuse, elle secoua son harnais de métal, nous rappelant que nous n'étions que des parasites. [...] L'esprit de l'homme triomphera, je n'en doute pas, car s'il peut fuir le globe il survivra. (p. 31)

Au terme du livre, nous ne saurons pas si l'homme survivra. Certes, les humains réussissent à quitter la Terre de peine et de misère. Mais résisteront-ils à leur « implantation » sur Mars ? Mystère. À propos des Martiens, l'auteur donne peu de précisions. De quoi ont-ils l'air ? Depuis quand sommes-nous en communication avec eux ? Pourquoi aident-ils les hommes ? Fort d'une naïveté déconcertante, l'auteur laisse croire à un élan de pur altruisme martien. Ceux-ci légèreront donc la moitié de leur planète aux Terriens et leur construiront même une vingtaine de villes afin de faciliter leur installation.

Anticiper ou ne pas anticiper ?

Mais que se passe-t-il donc dans *La fin de la Terre* ? Très peu de choses en fait. L'auteur s'arrête surtout, à travers la soixantaine de pages du récit, à décrire les catastrophes et le dépérissement de la Terre. Les derniers jours de l'Inde sont particulièrement tragiques : des animaux devenus monstrueux à la suite de manipulations scientifiques s'échappent et mutilent les habitants, qui, impuissants, voient leur immense territoire s'enfoncer dans la mer.

Le chapitre « Un dissident », consacré aux théories d'Herbrôm Shnerr, savant islandais réfugié dans un cratère avec ses disciples, confronte les théories de ce dernier à celles de Stinson. Le réfractaire affirme

que si la Terre est vieille de deux milliards d'années, et que l'homme n'a que 300 000 ans, il est « dans la logique divine que l'homme devait et pouvait continuer d'habiter le globe ». Nul départ vers Mars pour Shnerr et sa troupe.

Le discours religieux latent de Desrosiers laissera les lecteurs d'aujourd'hui. Le ton prophétique relève d'un alarmisme propre à la religion catholique — l'auteur utilise tout un vocabulaire s'y rattachant : planche de salut, humanité condamnée et obéissante comme un agneau, apocalypse, et j'en passe — de manière à ne pas heurter les préceptes religieux de l'époque.

D'ailleurs, même si l'approche scientifique est préconisée par l'auteur, il y a davantage de fiction que de science dans *La fin de la Terre*. Les avancées technologiques décrites par Desrosiers semblent calquées d'ouvrages scientifiques glanés ici et là. Un peu comme si un auteur contemporain utilisait seulement Wikipédia pour se renseigner. D'ailleurs, dans la postface de Jean-Louis Trudel, on peut lire que « Si Emmanuel Desrosiers a beaucoup lu, s'il suit avidement l'actualité scientifique et technique de son temps, il est loin d'avoir tout compris. »

Qui plus est, une copie originale de *La fin de la Terre* se trouvant aux archives de l'Université de Montréal fut annotée moqueusement et de manière critique par un médecin en 1943. Comme le mentionne Trudel, les remarques du (véritable) homme de science « font peu de cas des prétentions scientifiques du romancier ».

Ainsi, les avancées technologiques de 2 380 décrites sont une simple extension de ce qui se passait au début du ^{xx}e siècle. L'ouvrage se rapproche davantage de la dystopie que de l'utopie et se situe plus près du cyberpunk que de l'anticipation. Il y a également des parallèles à faire avec les écrits de Jules Verne et des films comme *Brazil*, *L'armée des douze singes*, *Mad Max* ou *Un monde sans terre*, qui utilisent des technologies contemporaines et anachroniques pour expliquer des mondes incertains. L'intérêt de *La fin de la Terre* se trouve donc davantage dans la valeur historique de l'œuvre que dans la trame narrative à proprement parler. Dommage pour les lecteurs d'aujourd'hui que Bibliothèque québécoise n'ait pu reproduire les quatre œuvres originales du peintre Jean-Paul Lemieux qui accompagnaient la publication en 1931, on ne garde que la couverture de l'artiste décédé en 1990.

☆☆☆

YVES MEYNARD

Les Marches de la Lune morte

Québec, Alire, coll. « GF 35 », 2015, 640 p., 29,95 \$.

La lune verte

Un roman fantastique épique pour les jeunes et les adultes, mais surtout une épopée rocambolesque entre la Terre et la Lune.

Publiés d'abord dans la collection « Jeunesse-Pop » des éditions Médiaspaul, les trois premiers livres de *Marches de la Lune morte* — « Le fils du Margrave », « L'héritier de Loran », « L'enfant de la Terre » — sont réédités aujourd'hui chez Alire, accompagnés de deux nouveaux volumes, ce qui complète le vaste projet romanesque initial de l'auteur. C'est donc un volumineux ouvrage de plus de 600 pages que les lecteurs auront à se mettre sous la dent. Parfait, car les frasques du jeune Sébastien, 15 ans au début de l'aventure, ont de quoi les tenir en haleine.

Unique héritier de Théodore Szeleky, le Margrave de la Marche Orientale, comte de l'une des trois grandes régions frontalières de l'empire, Sébastien sera un jour le seigneur de la plus ancienne de celles-ci. À l'aube de l'âge adulte, il ne peut encore prendre de décisions, et s'il a complété avec son précepteur castellan toutes les études nécessaires, son père juge, au début de l'ouvrage, qu'il doit aussi se mettre au maniement des armes s'il veut devenir un homme. Sébastien est un garçon solitaire dont la mère est morte en couches au cours d'un épisode tragique relaté en ouverture du roman. Avec pour seuls compagnons ses amis imaginaires, notamment sa sœur fantasmée qu'il prénomme Yseult, il grandit entre les murs d'un château en désuétude, où pèse sur ses épaules tout le poids de sa tâche future.

Mais n'écouterant que son courage, et pour défier son précepteur, Sébastien décide d'aller explorer l'une des ailes du château qui lui est interdite : l'aile sud-ouest, la plus ancienne et la plus délabrée de tout le bâtiment. Après d'innombrables détours, et en marquant ses passages à la craie pour s'y retrouver, il décide de franchir une énième porte. De l'autre côté se trouvent un escalier et enfin une salle ornée



YVES MEYNARD

***Si Sébastien croit d'abord
ne plus pouvoir retourner sur Terre,
il y arrivera bel et bien à la fin
du premier livre.***

d'inscriptions étranges. L'air y est plus ténu et le jeune héritier remarque qu'il se meurt différemment. Il lui faut peu de temps pour comprendre qu'il a quitté le château de la Marche Orientale et que, pire encore, il n'est plus sur Terre ! Capturé par les Lunaires, composés presque exclusivement de femmes (les hommes ont pour principale fonction la reproduction), il découvrira comment les humains se sont un jour installés sur l'astre et comment ils y ont survécu, notamment grâce à la magie. Une jeune femme nommée Loriel, qui ressemble étrangement à sa sœur imaginaire, lui servira de guide sur la Lune.

Si Sébastien croit d'abord ne plus pouvoir retourner sur Terre, il y arrivera bel et bien à la fin du premier livre. Ses aventures lunaires ne s'arrêteront pas là. Car Loriel fera appel à lui et il devra y retourner à plusieurs reprises, tissant un peu plus chaque fois les liens entre la Terre et l'astre, car devenu Margrave à la suite de l'assassinat de son père, Sébastien aura aussi d'autres préoccupations, notamment assurer la sécurité de son territoire. Roman haletant, *Les Marches de la Lune morte* réussit à créer son propre univers fantastique et à construire des personnages complexes et solides. Cependant, le texte aurait pu être resserré parfois, afin que soient évitées redites et tergiversations. Malgré tout, une excellente lecture, surtout pour les adolescents ayant soif d'aventures et de péripéties extraterrestres.